

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 30

Artikel: Le cadeau à la belle-mère
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et voilà pourquoi, dans ses moments d'expansion, le régent Ducreux raconte qu'il a un jour, fait schmollitz avec le président de la Confédération.

Personne ne le croit, et l'on a tort : pour une fois, il ne dit pas des gandoises.

PIERRE D'ANTAN.

Forains.

Ceci n'est point un conte, non, depuis quel-que temps, je n'en fais plus, il fait trop chaud. Ce n'est, hélas, qu'une variation sur un très vieux thème, connu, archi-connu. Mais la nature des variations étant de varier toujours « la même chose » — il y a dans cette expression une contradiction flagrante — peut-être aurai-je vu la même chose avec d'autres yeux.

J'étais donc l'autre jour, par pur hasard, dans un village du canton, dont le nom, qui n'a rien d'illustre, importe peu. C'était, je crois, jour d'abbaye, du moins ainsi en jugeai-je par l'aspect de l'unique place de l'endroit ceinte de baraques foraines : firs, panoramas, noces à Thomas, théâtre-guignol, caramouls et autres badauderies propres à amuser les gens simples et les enfants... ce qui revient au même.

Or, j'ai toujours éprouvé quelque plaisir à observer la foule qui stationne devant les forains ; sans aucun doute, puisque rien ne me différencie du reste de mes congénères, on me prend ni plus ni moins pour un badaud comme les autres ; et, en cela, on a raison, puisque eux-mêmes s'amuse de rien et que moi... je m'amuse d'eux... or, que sommes-nous ?

Je remarquai, au devant du Théâtre XYZ, une énorme femme en maillot étalant aux yeux des intéressés la splendeur de ses formes et de ses... plateformes ! Un diadème dans les cheveux, les doigts chargés de bagues, elle battait du tambour à tour de bras, promenant sur la foule le feu de son regard de phoque — si ce n'est pas faire injure à cet animal intelligent. — Un clown déroulait son boniment avec force grimaces, faisant le geste d'enfourner du monde dans sa baraque, pirouettant, sautant...

— Entrez, entrez, messieurs ! dans quelques instants, la représentation va commencer. Madame Aurora va entrer en scène... Vous verrez, mesdames et messieurs, madame Aurora avaler du feu, tenir entre ses dents deux barres de fer rougies ; vous verrez la femme aérienne, la femme poisson, phénomènes qui ont soulevé dans les plus grandes capitales, l'étonnement des savants et de toutes les académies scientifiques... Entrez, entrez, plus un instant à perdre.

A ce moment, deux ou trois comparses mêlés à la foule se précipitent dans la baraque en poussant les gens qui sont entraînés, la caisse est prise d'assaut, la baraque s'emplit de monde, tandis que la femme-canon tappe sur sa caisse de plus belle.

Devant le tir, peu de monde ; le théâtre draine toute la population ; quelques jeunes gens, voulant montrer leur adresse à leur payse, font des cartons et cassent des pipes ; mais je n'y vois aucun mal, puisque aussi bien il faut casser sa pipe une fois ou l'autre !

La noce à Thomas me retient davantage. Ces bonshommes à tête de bois m'amuse, et je me plais à comparer ces traits fixes à certaines physionomies qui m'entourent, et je vous assure que je n'éprouve aucune peine à trouver quelques ressemblances. Quelques types, debout sur la place, les mains dans les poches, la bouffarde entre les dents, ont une physionomie si peu intelligente qu'elle ne présente pas une notable différence d'avec les

mannequins de la noce à Thomas. Et ne m'accusez pas de méchanceté, je vous prie ; j'en eus, l'autre jour, l'impression très nette.

Ce qui m'a le plus intéressé, c'est « l'échelle de la force » ; vous la connaissez : cette longue latte peinte en rouge et graduée. Au pied, un coin sur lequel on frappe pour projeter un anneau qui doit monter aussi haut que possible. Le comble de la force consiste à faire tinter une sonnette qui se trouve au haut.

Comme installation, c'est sommaire et peu coûteux ; cela prend peu de place et coûte peu au forain. Mais c'est une industrie qui doit rapporter gros, ainsi que j'ai pu en juger.

Le forain, un gars en maillot, à la peau rougie par le soleil, excite l'orgueil des campagnards qui l'entourent, frappant sur la machine avec la masse qu'il tourne comme un moulinet. Et les gars admirent la force de cet homme qui, d'une seule main, fait trembler la sonnette.

Or vous savez qu'il ne suffit pas de frapper fort, mais de frapper d'aplomb. Tout le secret est là. Un petit coup, sans effort, mais bien droit, suffit à l'affaire.

Les hommes qui ignorent cela, suent, transpirent, en frappant de toutes leurs forces, sans parvenir à atteindre la sonnette.

Et le forain les excite, imitant les gestes, criant d'une voix rauque :

— Au premier !... boum... Au second !... boum... Au troisième !... boum... Au quatrième !...

Mais le client en a assez ; il faut payer un sou par coup et ses forces ne lui permettent pas de décrocher une médaille. Alors on se moque de lui, et d'autres camarades, par bravade, prennent la masse à leur tour :

— Au premier !... boum... Au second !... boum... Au troisième !... boum, drliinn...

Cette fois, la sonnette a tinté et le forain pique une médaille à la boutonnière du paysan qui s'en va, tout fier, au milieu de ses camarades jaloux. Et le manège continue toute la journée, car chaque gars veut avoir sa médaille et son bouquet. Et puis, il y a les filles qui regardent et personne ne veut passer pour moins robuste que son camarade. Les coups de masse se succèdent, dominant le brouhaha de la foule, coups sourds, sauvages, qui courent la voix glapissante du forain criant toujours : Au premier !... Au second !... Au troisième !... Au quatrième !... et le tintement grêle de la sonnette secouée par quelque coup qui ébranle toute la machine...

Il y a, je vous assure, une étude bien intéressante à faire sur la bêtise humaine, cette veine qu'on exploite depuis des siècles. Et les fêtes populaires nous fournissent un vaste champ d'observations curieuses autant qu'illustratives.

Je suis resté longtemps auprès de cette machine-là et, en me retournant, j'avais deviné plus d'un caractère et j'emportais l'impression très nette que tous ces gens avaient été parfaitement heureux, puisqu'il est vrai que ce sont ceux qui s'amuse d'un rien qui sont le plus heureux.

Voyez les enfants !

CH-GAB. MARGOT.

Le cadeau à la belle-mère.

Pierre-Abram venait de visiter notre Exposition vaudoise, en compagnie de la Marianne, son épouse.

La Marianne aurait bien voulu inviter sa mère à les accompagner, mais, à cette proposition, Pierre-Abram avait bondi.

Chez nos bons paysans, comme chez les citadins, les belles-mères ne figurent pas, paraît-il, au programme des parties de plaisir.

« Puisque vous ne m'emmenez pas avec

vous, avait dit, d'un ton aigre-doux, la belle-maman à son gendre, au moins, j'espère que vous me rapporterez un souvenir de votre voyage ? Vous pouvez bien cela, Pierre-Abram, vous, une des plus grosses « courtines » du village. »

— Soyez sans crainte, mère... et puis, on fera bien les choses, avait répondu le gendre, pressé de mettre fin à un entretien où il ne se sentait pas très à son aise.

Pierre-Abram était, en effet, une des grosses « courtines » du village, mais il tenait à son bien ; « il ne les attachait pas », comme on dit. Sa femme, tout au contraire, était d'une générosité qui faisait souvent le désespoir de son mari.

« Tu sais, Pierre, lui avait-elle répété, à plusieurs reprises durant la course, y ne s'agira pas de lésiner pour le cadeau de la mère. Puisque tu n'as pas voulu qu'elle vienne avec nous... »

— Oui, oui, c'est bon ; t'inquiète pas.

Redoutant les prodigalités de sa femme, Pierre-Abram profita d'un moment où elle était allée faire quelques emplettes personnelles, pour s'occuper du cadeau à la belle-mère.

Il était entré déjà dans plusieurs magasins, mais le prix des objets qu'on lui avait montrés dépassait de beaucoup la valeur qu'il voulait affecter à son achat : la plus petite possible.

Soudain, il aperçut un marchand de vaisselle, occupé à déballer, devant sa boutique, un envoi de marchandises. Il s'approcha « pour voir », et interpella le marchand.

« Aloo, Mossieu, vous avez là de bien belles écuelles ? »

— Oui, Monsieur, seulement c'est bien dommage qu'il y ait tant de casse, comme vous le voyez. Voici un déjeuner dont toutes les pièces ont les anses brisées. C'est là un des désagréments de notre commerce.

— Oui... oui... c'est embêtant... Aloo, dites-moi, que faites-vous de toutes ces tasses cassées ?

— Que voulez-vous qu'on en fasse ? Les renvoyer au fabricant serait trop coûteux. On les vend au grand rabais... quand on peut.

— Si vous me faites un prix raisonnable, je vous prends tout ça, dit Pierre-Abram, tout fier de l'idée subite qui le venait tirer d'embarras. Seulement, y vous faut m'emballer soigneusement ces vaisselles et n'oubliez pas de mettre aussi les « manilles » cassées.

— C'est chose entendue, fit le négociant, non moins heureux de l'affaire. Pendant que mon commis vous prépare la caisse, si on allait prendre trois décés ?

— Ma foi, c'est pas de refus, par cette ravueur.

« Mais, pour l'amour, Pierre, que rapportes-tu là ? s'écria la Marianne en voyant revenir son mari essouffé, tout en sueur et l'épaule chargée d'une caisse. Par économie, il n'avait pas voulu de commissionnaire.

— Viens toujou, on n'a que le temps d'aller au train... Je te dirai tout plus tard... C'est pou ta mère... Tu vois qu'on a bien fait les choses.

En wagon, Pierre-Abram mit soigneusement la caisse sous la banquette et, à toutes les questions de la Marianne, il répondait : « Tu verras... on a bien fait les choses... je te dis que ça. »

A part lui, Pierre-Abram s'applaudissait de son idée. Personne ne découvrirait jamais la ruse. On mettrait les dégâts sur le compte du voyage. L'honneur et la bonne intention seraient saufs.

Le lendemain de leur retour, la belle-mère vint de bonne heure le matin prendre des nouvelles des voyageurs. Puis, au bout d'un moment : « Et mon souvenir, Pierre, y avez-vous songé ? » fit-elle en souriant avec malice. Con-

naissant son gendre, elle pensait qu'il avait bien pris soin d'oublier la commission.

— Oui qu'on y a songé, exclama Pierre-Abram en posant la caissette sur la table de la cuisine, ... le voilà.

— Mais, ... mais, ... Pierre, vous avez fait des folies, ... c'est beaucoup trop, s'écria la belle-mère ébahie devant les dimensions du colis.

— Vous avais-je pas dit qu'on ferait bien les choses. Je suis comme ça, moi.

Il fit sauter le couvercle de la caissette. Tout était bien en ordre, soigneusement emballé.

Mais, cruel mécompte, le commis du négociant, dans sa candeur naïve, avait consciencieusement enveloppé, à part, les « manilles » brisées et les avait toutes mises dans une des tasses.

Impossible d'invoquer les cahots du chemin de fer.

Tableau !

Lê vilho dittons.

L'onellio Toinon, ein tourdeint sa pipa su lo soyi, desai dinse l'autro dzo à sè valottets :

— Vaidès-vo, mè bouèbo, mè fè vilho ; at-tiutadè adè le consets dè voutron père-grand.

Vo z'itès dâi galés lurons, qu'ont bons brès, bounès piatùets et, après no, vo trovérâ prâo, mâ, restâ adè, tant que vo porrai per einseim-bllio, kâ *lè mariadzo, lè partadzo gâtont lè bounès maisons*. (Les mariages, les partages gâtent les bonnes maisons.)

Et quand vo vindrè à vo mariâ, preni ti dou 'na bouna paysanna et n'ia pas fauta que le sâi galèza, kâ, coumeint on dit : *Biotâ sein bontâ n'est que pura vanità*. (Beauté sans bonté n'est que pure vanité.) Rassoveni-vo assebin dè cè l'autro que dit : *Dè bon pliant, pliantè ta vegne, dè bouna mère, preind la fe-lhie*. (De bon plant, plante ta vigne, de bonne mère, prends la fille) ; mâ quand vo voudrè fèrè lo grand chaut, faut tsouyi que nion ne vignè vo subliâ voutr'amie, kâ *no mariadzo et à la moo, le diabblio l'oi fâ ti sè z'effoo*. (Au mariage et à la mort, le diable y fait tous ses efforts.)

Pu, on iadzo mariâ, vo z'arâ tsacon on part dè galés valottets, que vo faront pliiés et que saront, coumeint vo, dâi z'ardeints à l'ovrdzo, kâ n'est pas po rein qu'on dit que *la bouse-lhie ne chaotè pas bin lièn dâo tronç*. (La bu-chille ne saute pas bien loin du tronç.)

D'ailleu, vo sarâ prâo ézi dè trovâ dâi bounès pernettès et n'ia pas fauta dè tant corri por cein, kâ, *quand lè promnès sont mârès, n'ia pas fauta dè lè grulî* (Quand les prunes sont mûres, il n'est pas besoin de les secouer) ; mâ, se vo z'âi idèe dè 'na pernetta que vo convînt, ne faut pas trâo quinquernâ, kâ, coumint desant lè vilho : *Po preindre lo nid, ne faut pas attendre que lè z'ozé sèyanti viâ*. (Pour prendre le nid, il ne faut pas attendre que les oiseaux soient loin.) **

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de revenir sur le proverbe : *Ci qu'a fè lou tzerrot, que mîné lou berrot*, dont il ne me semble pas que votre correspondant, M. Cornu, ait donné l'exacte interprétation. Si vous y prenez garde, vous verrez, sans peine, que le second verbe est au subjonctif, et non à l'indicatif ; il faut donc traduire : *Que celui qui a fait le petit char, mène la brouette*. Le mot *berrot* n'est là, je crois, que pour rimer avec *tzerrot*, les deux mots sont pris comme synonymes, et n'indiquent qu'un seul et même véhicule. Le sens du proverbe me paraît donc être celui-ci : Que personne ne demande plus qu'il ne mérite ; que celui qui a construit un pauvre petit char, ne prétende pas conduire une voiture !

Veillez agréer, cher confrère, mes salutations bien cordiales. A. R.

Vu la pauvreté de la langue française.

Un nouveau journal — il en naît tous les jours — vient de faire son apparition. Son titre : *Le paysan suisse, organe de l'Union suisse des paysans*. Nous lui souhaitons sincèrement la bienvenue, tant pour le but louable qu'il s'est proposé que par esprit de bonne confraternité.

Le paysan suisse se publie en deux éditions, l'une allemande, l'autre française. Il fallait bien cela chez nous, en pareil cas. Mais pourquoi donc, dans l'édition française, l'appel aux lecteurs, préface obligée du premier numéro, se termine-t-il par cette exclamation allemande : *Hie Bauerstand ! Hie Vaterland !* ?

Cela ne se pouvait-il dire en français ?

La situation n'était pas pourtant aussi délicate que pour ce brave homme, s'adressant un jour à un général qui venait d'essuyer une défaite :

« Alors, général, hasardait-il timidement, vous avez été... b... ba... battu, si j'ose m'exprimer ainsi, vu la pauvreté de la langue française ? »

L'automobile du XVII^e siècle.

Quand nous voyons passer les automobiles, nous ne pouvons nous empêcher de pester contre ces véhicules bruyants et souvent nauséabonds qui effrayent gens et bêtes, et, d'autre part, nous sommes pris d'un sentiment d'admiration pour ceux qui les ont inventés ; nous nous figurons qu'il n'y en a point comme nous, gens du xx^e siècle, en matière de progrès de toute sorte.

Eh bien ! en raisonnant de la sorte, nous faisons tort à l'esprit inventif de nos prédécesseurs du xvii^e siècle. Les premiers essais d'automobilisme datent, en effet, de l'an 1645, tout simplement, comme le prouve le passage suivant d'une lettre de Guy Patin, le célèbre médecin et littérateur français. Guy Patin écrit de Paris, en 1645 :

« Il est vrai, comme on vous l'a dit, qu'il y a ici un Anglais, fils d'un Français, qui médite de faire des carrosses qui iront et reviendront, en une même journée, de Paris à Fontainebleau, sans chevaux, par des ressorts admirables. On dit que cette nouvelle machine se prépare dans le Temple. Si ce dessein réussit, cela épargnera bien du foin et de l'avoine, qui sont dans une extrême cherté. »

L'automobilisme à l'époque de Louis XIV ! Comme on le voit, rien de neuf sous le soleil.

Le vernissage. — Voilà un mot qui est sans cesse prononcé à Paris à l'occasion de l'ouverture du salon de peinture, et qui n'a plus, aujourd'hui, sa raison d'être. En effet, que désigne-t-on sous cette appellation ? Tout simplement la journée où le salon, qui n'est pas encore ouvert au public, l'est seulement à un certain nombre de privilégiés, à de hauts personnages, aux gens du grand monde et aux invités, qui ont ainsi la primeur de l'exposition : cette journée est absolument, pour le salon, ce qu'est une *première* au théâtre. Chose certaine, c'est qu'on n'y vernit rien du tout.

En 1869, ce mot était encore une réalité ; mais depuis 1871, ce n'est plus qu'une façon de parler. A l'époque du vernissage, nul n'était admis au salon que les artistes qui venaient donner un dernier tour de main, un dernier coup de vernis à leurs tableaux.

Des sources pour un chapeau. — Nombre de villes — Lausanne, pour n'en citer

qu'une — dépensent des millions en achats d'eau de source et en installations propres à la distribuer dans toutes les maisons. Elles ont raison, mais combien les contribuables doivent-ils regretter le temps où les sources se vendaient presque pour rien ! Dans un acte de vente d'eau, daté de 1790, et qu'on nous a obligamment communiqué, nous voyons qu'un propriétaire de la banlieue lausannoise déclare céder les diverses sources jaillissant sur son domaine pour... un chapeau de 24 batz. Il convient d'ajouter que l'acquéreur était son fils.

Boutades.

Mon voisin K. commandait, l'autre jour, deux paires de souliers chez son cordonnier, M. F.

Une semaine après, on lui apporte la première paire.

Le lendemain, il entre dans la boutique de l'artisan :

— Je vous avais commandé deux paires de souliers, n'est-ce pas ?

— Parfaitement !

— Vous ne m'en avez fait qu'une ; vous m'en devez donc encore une ?

— D'accord.

— Eh bien, je vous en dois une ; vous m'en devez une ; nous sommes quittes.

Un de nos musiciens était appelé à faire partie du jury dans une fête cantonale de chant.

Il se rend, le jour avant, dans la localité choisie pour la fête, et loge chez un de ses amis, ancien pasteur.

Avant le déjeuner, il est prié d'assister au culte, par lequel son hôte commence chacune de ses journées, et il entend commenter le texte suivant :

« Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. »

Réflexion d'un tempérament :

L'ennui naquit un jour de l'uniforme thé.

A la caserne :

Après avoir donné à la section une ample théorie sur le nouveau fusil, le lieutenant interroge une recrue, qui a dormi pendant qu'il parlait :

— Voyons, Bidaux, indiquez-moi par leur nom les différentes pièces de votre fusil.

— Oh ! faites pas le malin, mon lieutenant, répond l'autre en se frottant les yeux, vous les savez mieux que moi.

Bonheur conjugal :

Madame, hargneuse. — Il y aura après-demain, si je ne me trompe, vingt-cinq ans que nous sommes mariés. Vous allez, je pense, vous préparer à fêter dignement cet anniversaire.

Monsieur, résigné. — Attendons plutôt encore cinq ans et nous fêterons alors la *guerre de trente ans*.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Avis aux touristes :

ALBUMS POUR DESSINS

Cartes postales illustrées.

Dépôt des billets de la loterie de l'Exposition cantonale vaudoise.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.